

PRÉFACE

du Grand Dictionnaire Ricci de la langue chinoise (2001)

En mai 1601, Matteo Ricci obtenait de l'empereur Wanli 萬曆 (1573-1620) la permission de s'installer à Pékin, ainsi qu'un terrain situé au sud-ouest de la capitale. Ricci et ses compagnons jésuites étaient en quête de pareille autorisation depuis leur entrée en territoire chinois, en 1583. Le dialogue Chine-Occident qui prend forme à ce moment précis de l'histoire ne s'interrompra plus. Il repose, en son principe et son commencement, sur l'écoute, la patience, le respect. Le long cheminement de Matteo Ricci nous le rappelle : il n'y a pas de raccourci à la rencontre. L'apprentissage d'une langue comme celui d'une culture exigent toujours patience, humilité, souplesse. L'entrée dans la densité humaine des cultures est une aventure dont les avancées technologiques ne nous feront pas faire l'économie, et les avancées technologiques elles-mêmes peuvent parasiter la rencontre si nous croyons qu'elles rendent superflues la patience qu'elle exige. C'est sur cette conviction que les Instituts Ricci de Paris et Taipei ont bâti leur mission et leur travail, c'est dans la fidélité à cette patience de principe qu'ils ont mené à terme l'entreprise de ce Dictionnaire.

Le *Grand Dictionnaire Ricci* est une œuvre dont l'histoire mériterait d'être narrée pour elle-même. Ce n'est point l'objet de cette préface que de compléter pareille narration. Il ne sera mentionné ici que les faits qui permettront au lecteur d'entrer dans une intelligence plus profonde de l'outil dont il dispose. À l'évidence, un dictionnaire n'est pas une compilation indifférente. Le matériau qu'il organise est le résultat de choix, quelquefois non exprimés, qui en déterminent la substance et la forme. La Préface aidera le lecteur à apprécier de manière tout à la fois plus savoureuse et plus critique l'ouvrage qu'il tient en mains.

L'histoire du *Grand Dictionnaire Ricci* nous livre un témoignage exceptionnel de persévérance. Dans l'histoire courte si l'on ose dire, le « Ricci » est en effet le résultat de plus de cinquante ans de labeur accompli par des jésuites et des chercheurs associés. Dans l'histoire longue, la passion des jésuites pour la langue, la littérature et la culture de l'Empire du Milieu s'est vite traduite par l'édition de travaux lexicographiques. Le premier dictionnaire chinois-français (le *Dictionnaire de la prononciation chinoise et européenne*) est l'œuvre du jésuite Nicolas Trigault, en 1626. En 1884, le père Séraphin Couvreur publie le *Dictionnaire français-chinois contenant les expressions les plus usitées de la langue mandarine*, un volume de 1 026 pages. Au tournant du XX^e siècle paraîtront successivement le *Dictionnaire chinois-français* (1890), le *Petit dictionnaire chinois-français* (1903), tous deux réalisés par le père Couvreur, et le *Petit Dictionnaire chinois-français* (1904) du père Auguste Debesse. En 1904, le père Couvreur publie une édition révisée de son ouvrage de 1890 sous le titre de *Dictionnaire classique de la langue chinoise*, cette version comprenant 21 400 caractères chinois. Ce volume, ainsi que celui des *Caractères chinois : étymologie, graphies, lexiques* (1899), par le père Léon Wieger, sont, en quelque sorte, les ancêtres directs du *Grand Dictionnaire Ricci*. L'année 1936 voit la parution, au beau milieu de la tourmente que traverse la Chine, du *Vocabulaire des sciences mathématiques, physiques et naturelles* du père Charles Tarranzano, publié en deux forts volumes.

Durant la guerre sino-japonaise (1937-1945), les pères André Deltour et Henri Pattyn, entreprennent la rédaction d'un dictionnaire analogique ainsi que d'autres travaux lexicographiques. À la même époque, un jésuite hongrois, Eugène Zsamar, conçoit un projet grandiose : la rédaction d'une base de données lexicographiques à caractère encyclopédique entre le chinois et cinq langues, à savoir le hongrois, l'anglais, le français, l'espagnol

et le latin. Un projet qui n'aurait peut-être même pas connu un commencement d'exécution sans les loisirs forcés des missionnaires expulsés de Chine à partir de 1949. À cette date justement, les pères Zsamar et Deltour se retrouvent à Macao, accompagnés d'un stock de deux cents dictionnaires et lexiques, qu'ils ont sauvé de la tourmente¹. Le fichier primitif sera fondé sur le *Guoyu Cidian* 國語辭典, le *Cihai* 辭海 et le *Ciyuan* 辭源, ensemble enrichi par les apports des dictionnaires de Matthews, Wilhelm et Rüdénberg, et d'autres dictionnaires anglais-chinois. Cinq équipes linguistiques se mettent au travail, à Macao d'abord, puis à partir de septembre 1952, à Taichung, au centre de Taiwan². Une vingtaine de jésuites³, assistés par une équipe de collaborateurs chinois, se rassemblent autour de grandes tables tournantes sur lesquelles ont été fixés des pupitres à huit faces et deux étages montés sur roulements à billes, pupitres sur lesquels sont disposés les ouvrages de référence. Ce sont près de deux millions de coupures de dictionnaires collées sur fiches cartonnées et classées selon la romanisation Wade-Giles qu'ils rassemblent ainsi, un matériel encore conservé à l'Institut Ricci de Taipei. En novembre 1952, le père Joseph Motte décrit ainsi le commencement de l'entreprise :

« Un travail préliminaire a consisté à réunir en un fichier les matériaux contenus dans les meilleurs dictionnaires existants, soit chinois-européens, soit purement chinois. Pour cela, on a découpé et collé sur fiches les notices ou les traductions en français, anglais ou allemand de ces différents dictionnaires [...] On a d'abord réuni en les collant sur une fiche ou sur un paquet de fiches agrafées ensemble les notices ou les traductions relatives à un caractère ou une expression donnée. Ceci a donné un total de 300 000 fiches (ou paquets de fiches). Un premier triage a permis de réduire ce nombre à 180 000 en éliminant nombre d'expressions surannées ou de peu d'intérêt. Au cours du travail de rédaction nous opérons encore une sélection plus sévère, mais par contre nous introduisons d'autres expressions qui ne se trouvaient pas dans le fichier primitif, si bien qu'en fin de compte le chiffre total des expressions sera d'environ 180 000.⁴ »

Il écrit encore, avec un bel optimisme :

« Nous aurons fait la moitié de l'ouvrage à la fin de l'année 1952. Maintenant que notre méthode de travail est définitivement arrêtée, nous évitons les tâtonnements inévitables au début d'une entreprise de ce genre. Nous prévoyons que, si les finances ne font pas défaut, une année suffira pour achever le manuscrit. Restera alors l'impression.⁵ »

Dès l'année suivante, il s'avère que la méthode utilisée exige nombre d'aménagements. Le processus de révision sur la première mouture, entamé vers septembre 1954, montre très vite que la quasi-totalité des définitions de départ nécessite ajouts et corrections⁶. D'une certaine façon, le père Motte n'avait pas tort : dès 1954, le matériau de base du Dictionnaire était, pour l'essentiel, rassemblé - mais c'était sa révision qui allait prendre près de cinquante années supplémentaires... Dans un témoignage personnel, le père Raguin écrit :

1. Le père Deltour transporta ces documents au moyen de huit malles, six de livres et deux de manuscrits, lors de son départ de Pékin vers Macao.
2. Les sections hongroise et française sont ouvertes en 1950, les sections espagnole et latine en 1951 et la section anglaise en 1953. Les premiers jésuites français à travailler sur le projet sont les pères André Deltour, Octave Brière, Joseph Motte et, pour un temps assez court, Maximilien Laplazie.
3. Le nombre de jésuites mobilisés autour du projet a varié fortement au fil du temps. En 1954, on en compte de vingt et un à vingt-sept – espagnols (dont le père Juan Goyoaga, un temps directeur général du projet), hongrois, français, américains, canadiens, italiens (ces derniers dans la section latine). En 1959, les cinq « *tapuscrits* » sont terminés, après quoi le nombre de jésuites consacrés à cette tâche diminue fortement. En 1961, l'équipe du Dictionnaire (qui est encore plurilinguistique) compte trois pères employés à plein-temps, ainsi que six pères et deux Frères y travaillant à temps partiel. Le nombre d'assistants chinois passe de quinze environ à sept, puis à quatre.
4. *Chine Madagascar*, janvier 1953, p. 10.
5. *Ibid.*, p. 14.
6. Le père Raguin note que c'est vers cette époque que l'équipe commence à utiliser le dictionnaire *Dai Kan Wa Jiten* 大漢和辭典 de Morohashi et le *Zhongwen da cidian* 中文大辭典, qui vont beaucoup contribuer à transformer et enrichir nombre des traductions originales.

« Le groupe français donnait son texte qui pouvait servir de référence à chacune des autres équipes. Au bout d'un certain temps, le texte français revenait à ses auteurs. [...] Parfois surgissaient des problèmes difficiles à résoudre et des batailles qui pouvaient durer plusieurs jours. On avait alors recours aux assistants chinois qui, eux aussi, étaient bien embarrassés. [...] Le fruit de ce travail fut la mise en forme des cinq traductions dans des cahiers identiques¹. Sur la page de gauche, on imprima, avec les moyens du bord, simple polycopieuse et machines à écrire, les caractères chinois, les composés et leurs numéros d'ordre. La page de droite était réservée aux traductions. La version française comprend quarante volumes. Chacune des pages de droite était tapée à la machine à écrire, en cinq exemplaires, sur papier fin, pour pouvoir utiliser un papier carbone. Une fois reliés, deux volumes étaient conservés à Taichung, un exemplaire était envoyé aux Philippines, un autre aux États-Unis, et, pour le français, un autre à Paris². »

En février 1956, Yves Raguin, devenu dans l'intervalle directeur des travaux, présente le Dictionnaire dans un article d'*Études*. Sur la question des délais, sa prudence lui inspire une formule habile :

« *Quand cela finira-t-il ? Il paraît sage de dire simplement : il ne faudra pas plus de temps qu'il n'en a fallu pour amener l'œuvre au point où elle en est. Sauf imprévu, évidemment.*³ ».

Le même article d'*Études* livre quelques autres détails caractéristiques :

« *De 8 heures du matin à midi et de 14 heures 30 à 18 heures, tout le monde est à son poste, comme des ouvriers à leur place le long d'une chaîne d'assemblage. [...] Commence la difficile tâche de la révision.*⁴ »

La lenteur soudaine des travaux, après l'effervescence des débuts, déconcerte les Supérieurs jésuites en charge du projet. Par ailleurs, le développement des activités apostoliques à Taiwan entraîne le départ de nombre de pères vers des champs différents. Les sollicitations extérieures se multiplient, à tel point que le père Raguin lui-même est envoyé, en 1959, au Vietnam. À son retour, en 1964, il doit d'abord faire face au décès du père Thomas Carroll, un jésuite américain dont les formations lexicographique et archéologique étaient des plus précieuses pour le Dictionnaire. Ce coup dur orientera le père Lefevre vers les recherches sur les inscriptions oraculaires – l'importance qui leur est donnée demeure l'une des caractéristiques principales de la partie étymologique du *Grand Dictionnaire Ricci*. Par ailleurs, c'est à cette époque qu'il faut se rendre à l'évidence : la masse imposante du « tapuscrit » ne se prêtait pas encore à la publication. Alors naquit le projet d'un lancement à trois étages, une idée qui demeura le principe directeur du père Raguin tout au long des décennies suivantes : publier tout d'abord un « petit dictionnaire » de 5 000 à 6 000 caractères et d'environ 50 000 expressions; sortir ensuite un dictionnaire intermédiaire; et enfin couronner le tout du *Grand Dictionnaire Ricci*, dont on reporterait la publication *sine die*, pour en assurer une qualité maximale. De façon étonnante, ce projet a fini par se réaliser presque à la lettre. La parution du *Dictionnaire français de la langue chinoise*, en 1976, a permis d'assurer la continuité de l'entreprise. Le *Dictionnaire Ricci de Caractères Chinois* a bien joué le rôle de dictionnaire intermédiaire et de rampe de lancement pour la publication du grand œuvre. En même temps que démarrait ce nouveau projet, le père Raguin travaillait aux fondations de l'Institut Ricci de Taipei (créé officiellement en 1966), la structure qui allait être désormais en charge de la confection du Dictionnaire. Pour le père Raguin, le ralentissement de l'entreprise lexicographique permettrait d'assurer une qualité accrue, grâce au travail sur des champs spécifiques, religions et culture chinoises en particulier, qui donnerait un enracinement plus profond au projet ainsi poursuivi.

1. Cette collection constitue ce que l'on nomme les différents « tapuscrits ».

2. Les précautions que décrit ici Yves Raguin découlaient de la crainte d'une attaque continentale contre l'île de Taiwan. Des copies étaient donc envoyées à des correspondants jésuites sinologues en d'autres lieux.

3. « Une grande entreprise lexicographique, la collection de dictionnaires chinois des pères jésuites de Taichung (Formose) », *Études*, février 1956, p. 261.

4. *Ibid.*, p. 202.

La publication du *Dictionnaire français de la langue chinoise*, en 1976, première étape du nouveau projet, a dû beaucoup au père Joseph Motte. Il choisit, avec l'assistance de Monsieur Zhang Keming 張克明¹, les caractères et expressions contenus dans le fonds du dictionnaire polyglotte, puis mena à terme l'entreprise de révision sur la base ainsi constituée. Le père Jean Lefeuvre fut le responsable de l'édition. Cette dernière étape s'avéra presque aussi pénible que la révision. Il y eut jusqu'à cinq corrections d'épreuves, et le processus total dura trois ans. Mais le soin apporté à ce premier *Dictionnaire Ricci* et la clarté de sa mise en pages contribuèrent beaucoup à son succès. Un dictionnaire identique chinois-espagnol, édité par le père Fernando Matteos, vit le jour un peu plus tard, suivi d'une version ronéotypée chinois-hongrois.

Plusieurs facteurs vont alors converger pour donner une figure différente au projet du *Grand Dictionnaire Ricci*. Tout d'abord, le père Claude Larre crée en 1971 l'Institut Ricci de Paris. C'est le lieu à partir duquel seront associés au projet un nombre croissant de sinologues français, progressivement invités à réviser le matériel réuni par l'équipe jésuite. Le fait que le projet du *Grand Dictionnaire Ricci* n'ait finalement abouti que pour sa partie française trouve son explication principale dans cet apport. Cette entreprise deviendra peu à peu un projet fédérateur de la sinologie française dans son ensemble. En second lieu, le soutien et l'intérêt de personnalités extérieures, en particulier de Monsieur Michel Deverge, alors directeur du centre culturel et scientifique français de Taipei, permettent de mobiliser des financements nouveaux et d'organiser la recherche de fonds autour d'une structure, l'Association Ricci du Grand Dictionnaire Français de la Langue Chinoise, fondée à Paris en janvier 1987. À partir de cette date, les contributions des ministères français et de Taiwan et celles de nombreux mécènes privés (dont la liste se trouve en tête du volume I) viendront à l'appui du concours jésuite.

La fin des années quatre-vingt du XX^e siècle et les progrès de la micro-informatique naissante vont permettre le recours à cet outil et donner une impulsion décisive à l'aboutissement final du projet. La décision d'informatiser le travail s'imposa d'elle-même à ce stade, et se fit sous l'impulsion du père Yves Camus à Taipei. Elle impliquait cependant que l'on puisse disposer de systèmes d'exploitation, de gestion de bases de données ainsi que de traitement de texte et de mise en page, tous capables de traiter les constituants de la langue française aussi bien que ceux du chinois. À une époque où l'informatique était encore quasi-universellement tournée vers l'anglais, il n'existait encore pratiquement aucun outil standard répondant à cette exigence essentielle.

Le père Camus, avec l'aide de Thierry Pairault, l'un des premiers sinologues à s'être intéressé aux problèmes informatiques créés par l'usage simultané du chinois et du français, entama la solution du problème par le recours à un logiciel de bases de données spécialisé dans le domaine de la chimie (*Texto*); son utilisation astucieuse et son adaptation partielle à l'utilisation du chinois (réalisée avec l'aide de Yann Ong à l'Institut Ricci de Paris) permirent la saisie de l'ensemble des données existantes et leur première structuration.

Pendant une dizaine d'années, parallèlement au travail de base de saisie, des tirés à part des différentes branches du savoir ainsi que des listages du vocabulaire général feront l'aller et retour entre Paris et Taipei, jusqu'à ce que l'ensemble des corrections, modifications et ajouts soient établis et saisis sur le support informatique.

Cependant, et malgré les évolutions techniques très rapides, le chemin d'une utilisation efficace de l'outil informatique était à ce stade encore long, et l'édition par ce biais encore difficilement réalisable. Les polices de caractères chinois disponibles étaient en particulier très limitées, et il n'existait aucun moyen de représenter les caractères archaïques chinois.

C'est alors que le projet reçut providentiellement le soutien de l'Institut d'Informatique de l'Université de Lausanne (UNIL) et de son directeur, le Professeur François Grize. Parallèlement, l'Institut Ricci de Paris se dota d'une véritable structure informatique, mise en place et dirigée depuis 1995 par Amnon Yaïsh. Dès lors, mettant en œuvre des techniques très sophistiquées de l'informatique, le Dr. Pierre Mellier développa à Lausanne

1. Monsieur Zhang Keming a travaillé trente-neuf ans au Dictionnaire. Il a notamment conçu et préparé les index du premier *Dictionnaire français de la langue chinoise* de l'Institut Ricci.

une série de traducteurs qui rendirent possible le passage des données saisies à Taipei vers un formalisme standard (SGML). C'est grâce à la persévérance et aux efforts de Pierre Mellier et d'Amnon Yaïsh que cette dernière transformation des données put se réaliser ; elle allait permettre non seulement leur structuration finale très fine et précise, mais aussi leur utilisation à l'avenir dans un système de mise en pages moderne et ouvert.

Pour mener à terme le projet du Dictionnaire, il fallut créer des polices de caractères chinois originales comportant tous les caractères utilisés dans le Dictionnaire mais absents des polices informatiques courantes, et élaborer les procédures informatiques pour leur utilisation dans des systèmes qui n'étaient pas conçus pour le permettre. En particulier, sous la direction d'Amnon Yaïsh à Paris, fut conçue la seule fonte numérique de caractères archaïques chinois existant à ce jour. Cette fonte unique rassemble toutes les formes d'écriture sur os, écaille de tortue et bronzes sélectionnées par le père Jean Lefevre, et dessinées fidèlement à l'encre de Chine, sous son contrôle, par Catherine Rocco et Huang Shangyi.

La mise en page finale fut donc faite à Paris sous un système novateur et sophistiqué – *FrameMaker* + *SGML*. Les procédures et les techniques utilisées furent validées par l'édition du *Dictionnaire Ricci de caractères chinois* en 1999. Plusieurs fois, Pierre Mellier et Amnon Yaïsh durent modifier et enrichir le système pour l'adapter aux évolutions techniques et pour en faire un outil capable de traiter de façon efficace une masse extraordinaire de données adaptables et modifiables. Leur préoccupation constante fut d'assurer pour l'avenir l'utilisation des données sur d'autres supports (numériques) ou pour d'autres projets.

En octobre 1996, le père Yves Raguin quitte la direction de l'Institut de Taipei. Est mise alors en place une nouvelle structure d'organisation, le Comité de Direction et de Supervision du *Grand Dictionnaire Ricci*, qui réunit les pères Claude Larre, Jean Lefevre, Yves Camus, et Benoît Vermander, ainsi que Mademoiselle Élisabeth RoCHAT de la Vallée, et qui associe à ses travaux le père Jean-Yves Calvez. Ce Comité décide de transférer à Paris, toutes les saisies informatiques, effectuées jusque là à Taiwan, décision qui prend effet au mois d'août 1998.

L'année suivante voit donc la publication du *Dictionnaire Ricci de caractères chinois*, qui réunit dans un ensemble indépendant l'étude des 13 390 caractères singuliers. Jean Lefevre, Pierre Marsone et Élisabeth RoCHAT de la Vallée ont, avec d'autres, veillé à intégrer les découvertes paléographiques et les travaux lexicographiques les plus récents.

Pour chacun des 13 390 caractères, les traductions se présentent avec une richesse amplement diversifiée et toujours située. Les sens s'étagent du général au particulier; les équivalents français sont sûrs et critiques, et couvrent le déroulement de la langue chinoise à travers les siècles. Ils se subdivisent, le cas échéant, selon les diverses prononciations possibles du caractère. Pour plus de 2 000 caractères, l'étude commence aux origines de l'écriture, c'est-à-dire les inscriptions dites oraculaires sur écailles de tortue et omoplates de bœuf et les formes gravées sur bronzes. Elle se poursuit par la présentation des sens que le caractère revêt successivement dans les Livres Classiques; une sélection d'ouvrages a été opérée, commençant avec le *Livre des Documents* (*Shu Jing*) 書經 et le *Livre des Odes* (*Shi Jing*) 詩經 et s'achevant avec le *Shuo Wen Jie Zi* 說文解字. Ce sont les *usages anciens*.

Le *Grand Dictionnaire Ricci* associe quelques 300 000 expressions à ces caractères singuliers. Composées de deux ou plusieurs caractères, ces expressions sont le tissu de la langue chinoise. Sous l'impulsion de Claude Larre et d'Élisabeth RoCHAT de la Vallée, une équipe, qui ne cessera de s'enrichir, associe à Paris de jeunes sinologues à des universitaires de renom, afin de vérifier l'acuité des traductions et la convenance de certains choix. Chacun fait profiter l'équipe de ses expériences propres, du champ de vocabulaire acquis au cours de ses études et de ses séjours en Chine, de sa sensibilité personnelle. Des Chinois francophones complètent cette équipe.

Pour réviser et harmoniser ce vocabulaire, la même équipe a recherché, dans la tradition chinoise, les ensembles formés par des éléments naturellement reliés entre eux à l'intérieur de divers domaines (Astronomie, Physique, Musique...) ou associés dans des relations intersystémiques (théorie des *Cinq Agents* ou *Éléments*,

Numérologie...). Ainsi, chaque composant de la langue peut-il être logé, orienté, spécifié ou, au contraire, globalisé, suivant le contexte auquel il appartient.

Un grand nombre d'expressions ont été réparties en près de deux cents « *branches du savoir* », lesquelles couvrent aussi bien le vocabulaire propre à la culture chinoise (*Littérature chinoise, Peinture chinoise, Astronomie chinoise, Mathématiques chinoises, Médecine chinoise...*) que la traduction en chinois des arts et sciences occidentaux (*Peinture, Mathématiques, Médecine...*). Les réviseurs ont également voulu couvrir les nouveaux champs du savoir humain (*Informatique, Électronique, Biochimie, Nucléaire, Écologie...*), dont le vocabulaire est souvent encore en voie de formation. Ils n'ont pas négligé l'une des caractéristiques essentielles de la langue chinoise : la richesse en locutions, proverbes ou encore citations des Livres classiques. Grâce à l'indexation informatique et aux tirés à part qu'elle permet, chacune des branches du savoir a pu être soumise à un sinologue, français le plus souvent, spécialisé dans le domaine présenté, qui a veillé à l'exactitude et à la cohérence du choix des expressions et de leur traduction. Les aller et retour entre les spécialistes et les responsables d'édition, puis entre Paris et Taipei ont permis d'affiner l'approche et de faire, dans la plupart des cas, une œuvre originale.

Ainsi, plus que d'un dictionnaire, c'est désormais d'une base lexicographique quasi-encyclopédique dont il faut parler. Les ressources de l'informatique permettront son enrichissement et son actualisation en toutes directions. L'édition sur support numérique est d'ores et déjà prévue. Elle présentera des moyens de recherche et de recoupement, impossibles sur le support papier. Il est impossible de nommer ici tous ceux qui ont contribué à ce travail. Qu'on nous permette donc ici de renvoyer simplement à la liste des collaborateurs qui se trouve en annexe.



Il reste à parler de l'esprit qui, dès les origines, a inspiré cette entreprise. Si la mondialisation a accru de manière exponentielle les contacts culturels et linguistiques ainsi que les outils destinés à les faciliter, la communication n'en court pas moins le risque d'être appauvrie par une fonctionnalisation, un utilitarisme accrus. En contraste, les avatars du Dictionnaire témoignent de la valeur sans prix de l'échange – ou, pour le dire autrement, de sa gratuité. Le *Grand Dictionnaire Ricci* est semblable à un arbre. Il est comme armé de deux énormes grappes de racines, plongeant l'une dans le terreau de la langue française, l'autre dans celui de la langue chinoise, et il en tire une nourriture commune. Ce terreau, c'est l'humus de la langue, ses origines, la multiplicité des sens des caractères chinois, le dépôt laissé par les siècles, les subtilités de la langue française qui permettent de cerner au mieux les nuances de l'usage chinois. C'est ainsi que le Dictionnaire s'élève jusqu'au faite. Le faite, c'est l'univers de pensée qui se déploie à l'horizon des langues, la façon dont les particularités de leur vocabulaire et de leur usage ouvrent sur l'universel humain. Sur les branches du Dictionnaire poussent les fruits savoureux de la sagesse de nos cultures, qu'il appartient au lecteur de cueillir et de goûter. Le Dictionnaire est une œuvre qu'on entreprend « à la base », qui part de la longue recension des particularités, mais c'est aussi une œuvre qui ouvre sur un horizon : il témoigne que la quête de la vérité n'est pas séparable d'une quête de communication.

Un dictionnaire donne accès à l'esprit d'une langue dans la mesure où il oblige à en serrer la lettre. En d'autres termes, on reste dans l'abstraction tant que l'on sépare une culture de la vie d'une langue. Le choix délibéré des initiateurs du *Grand Dictionnaire Ricci* d'inscrire l'ouvrage dans le terreau de la culture et de l'histoire, au travers desquels la langue chinoise s'est formée et continue à évoluer, témoigne d'une position de fond sur la nature d'un dictionnaire et le rapport à la langue qu'il introduit. Un dictionnaire n'est pas à entendre comme une simple réserve, où on irait puiser. Il est appelé, en effet, par la nature même des langues humaines, à partir précisément de leur diversité structurelle. Un dictionnaire bilingue est la mise en correspondance de la mémoire de

deux langues, qui dans l'oralité ou l'écriture assure la compréhension mutuelle. On éclaire un terme en lui donnant sa place dans un paradigme. « Dans une langue, il n'y a que des différences », nous révélait déjà Saussure. Un dictionnaire bilingue nous renvoie ainsi à l'expérience de base de l'arbitraire du langage, la rencontre de l'étranger, où et où seulement s'apprend ce qu'est une langue.

Ces remarques nous permettent d'effectuer un retour sur le projet initial du Dictionnaire en cinq langues. Un tel projet pouvait paraître au départ constituer une économie de temps : les travaux sur la base chinoise servaient à confectionner simultanément cinq dictionnaires, grâce à la présence de collaborateurs parlant ces langues. Les raisons de renonciation au projet ont été évidemment multiples. Toutefois, à partir des réflexions précédentes, on voit que cette manière de faire revenait à multiplier les précisions sémantiques naissant à l'intersection du contact entre les langues. Cette procédure, très fructueuse pour enrichir le résultat final, en chacune des langues, s'est cependant avérée bien plus gourmande de temps que ne l'aurait été le projet d'un « simple » dictionnaire bilingue.

Ce qui précède illustre la *valeur culturelle* du dictionnaire comme tel. On pourrait penser, en effet, que l'entrée dans une culture se fait par le contact avec ses *œuvres*, littéraires, artistiques, en quoi se rencontrent individus et institutions. Le dictionnaire aurait un rôle utile, mais seulement instrumental. On illustrerait cela en faisant remarquer que le meilleur moyen d'entrer dans une culture n'est pas de lire un dictionnaire du début à la fin, en continu. Mais la méthode serait mauvaise seulement parce que l'on aurait fait erreur sur la nature du commencement dans un dictionnaire : sa première page n'est qu'apparemment son début. L'ordre d'un dictionnaire est, radicalement, arbitraire. Le commencement, dans le dictionnaire, est celui où commence l'usager, l'ouvrant à la page où il pense trouver le renseignement qu'il cherche. Très souvent, la lecture débutée à ce point renverra à une continuation. C'est là-dessus que repose la permanence du dictionnaire. Il ne peut jamais aller sur les rayons, comme c'est le cas du livre lu, d'autant mieux « rangé » que l'on sait comment il s'ordonne. Le dictionnaire est toujours disponible à un nouveau commencement. Dans ce jeu même d'un commencement toujours recommencé, la traduction ici manifeste son caractère indispensable pour la vie d'une langue. Il faut en effet convoquer toutes les « subtilités » du français, en découvrir d'autres même, si possible, pour relever le défi du chinois. Inversement, le chinois y a gagné de n'être pas enfermé en lui-même, dans le « on ne peut pas traduire cela », l'impossible se produisant, et manifestant la puissance d'éveil que représente le chinois pour l'autre culture qui cherche à l'entendre. Alors, une œuvre telle que le *Grand Dictionnaire Ricci* fait entrer dans la *chair* d'une langue, et la première caractéristique de la chair c'est sa fragilité intrinsèque. Cette fragilité s'est d'abord manifestée dans la longue durée de la préparation, avec tous ces moments où le projet aurait pu définitivement échouer. Fragilité et fécondité conjointes du dictionnaire qu'illustre aussi cette expérience que tout utilisateur a faite une fois ou l'autre : l'article qui donne cinq ou six sens, et qui permet d'en trouver un septième, qui est cette fois, pour ce que l'on cherche, le « mot juste ».

Plus avant encore, le *Grand Dictionnaire Ricci* constitue l'outil essentiel pour une entrée en profondeur non seulement dans la langue chinoise mais encore dans son écriture. La richesse des caractères, de leurs graphies, de leur histoire, de leur sens, de leurs combinaisons dessine une infinité de parcours au travers desquels se conjuguent les variations phonologiques et celles du geste écrit, du geste calligraphique enraciné dans un rapport intime au corps et à l'univers tout entier. Là encore, en permettant une appréciation aussi large que possible des ressources du chinois tels qu'on les trouve dans la matérialité de son écriture c'est aux mille détours d'une cosmologie que le Dictionnaire donne accès. Les *Dossiers et Annexes* sont également là pour faciliter cette entrée.



Il n'est point besoin de dictionnaire bilingue quand il n'y a qu'une langue, ou bien lorsque, devant la multiplicité des langues, on renonce à entendre celles de ses voisins. Ces deux situations extrêmes sont illustrées conjointement par le mythe de Babel. À l'inverse, la présence de dictionnaires qui font le pari de plonger dans l'histoire d'une langue témoigne d'une expérience essentielle : s'engager dans la communication ne signifie en rien le fait de rejeter la langue maternelle, c'est au contraire offrir un hommage double à la sagesse qui a nourri la pensée de chacun des partenaires. Chacun fait alors le pari de s'entendre « de langue à langue », car c'est ainsi que la pensée se greffe et s'enrichit, et qu'on peut goûter, dans l'échange, dans la transformation mutuelle, quelque chose de la vérité, comme on fait d'un fruit savoureux. Le travail têtue qui aboutit à la sortie du *Grand Dictionnaire Ricci* signifie que « traduire » est toujours une tâche à mener au travers d'un échange culturel quotidien, que vraiment traduire c'est vraiment aimer et comprendre. En 1956, le père Yves Raguin écrivait :

« Le souhait de ceux qui auront passé plusieurs années de leur vie à élever ce monument, c'est que beaucoup y trouvent les clés qui leur serviront à ouvrir les portes [...] par lesquelles on accède à l'âme même d'un peuple et non celles qui s'ouvrent à quelque visiteur d'occasion. Il faut, pour comprendre la Chine, savoir communier en patience à l'âme secrète de ceux qui l'habitent.¹ »

Près d'un demi-siècle plus tard, ce dont témoigne le *Grand Dictionnaire Ricci*, ce n'est pas seulement d'une tâche du passé, c'est encore d'un rêve d'avenir.

LE COMITÉ DE COORDINATION ET DE DÉCISION
DU GRAND DICTIONNAIRE RICCI (2001)



1. *Études*, art. cit., p. 267.